

La Routo : un itinéraire de rando

«Sentier de Compostelle de la transhumance», La Routo est en cours d'élaboration. Cet itinéraire pédestre (et VTT) de 380 km partira de la Maison de la Transhumance à Salon pour rejoindre la vallée de la Stura, en Italie, en empruntant les chemins ancestraux des troupeaux transhumants.



Coussouls de l'Opéra, Saint-Martin-de-Crau, photo : Lionel Roux

Les bergers de la Crau en rêvaient, la Maison de la Transhumance de Salon-de-Provence est en train de le faire. Bientôt, les bergers pourront mettre leurs pas dans ceux de leurs ancêtres (le plus souvent Italiens) qui, en une vingtaine de jours, regagnaient les alpages du Piémont avec leurs troupeaux. C'est ainsi que, deux fois par an, ils «faisaient la routo».

Certains randonneurs aguerris aussi en rêvent. Et les autres pourraient bien se prendre au jeu. Car il ne s'agira pas simplement de marcher «mais de s'imprégner du pastoralisme», comme l'indique Patrick Fabre, directeur de la Maison de la transhumance, initiatrice du projet.

Cet itinéraire transfrontalier se

veut le support de multiples actions de valorisation des métiers de bergers et d'éleveurs d'ovins. Ce long chemin, empruntant pour partie les anciens chemins pierreux (drailles et carraires) sera borné d'étapes gastronomiques, culturelles et festives. Au chapitre de la gastronomie, un menu «La Routo» a été élaboré par des chefs. Il fait la part belle évidemment aux produits pastoraux italiens et français (productions ovines, bovines et caprines). A Salon, le chef Francis Robin, du Mas du Soleil, a déjà annoncé son intention de jouer le jeu.

La Routo, un label

Plus globalement le label «La Routo» veut mettre en lien tout ce qui existe déjà : restaura-

tion, hébergement, fermes d'accueil, patrimoine, sentiers d'interprétation et filières agricoles», souligne Patrick Fabre. Mais pas seulement. Le label «La Routo» entend aller plus loin. La marque (déposée) se veut plus créative encore avec l'élaboration de vêtements en laine. «Pas le vieux pull qui gratte», prévient M. Fabre. Non, plutôt des vêtements techniques de type randonnées, à dix lieues évidemment du gilet en peau version Larzac des années 70.

«Cela existe déjà, mais les vêtements sont fabriqués en Australie». Pour des essais, une tonne de laine a été envoyée à un fabricant Italien. «La laine de mérinos est de moindre qualité que son homologue australienne mais elle est

quand même d'excellente qualité», précise le directeur de la Maison de la transhumance.

L'itinéraire est au point sur les Alpes de Haute-Provence, reste à effectuer le balisage. En revanche, sur les Bouches-du-Rhône la définition du sentier a pris du retard. On en connaît néanmoins les grandes lignes puisqu'il empruntera à 90% les sentiers existants au travers les GR et PR.

Après il faudra trouver l'argent pour le balisage, puis la promotion et les animations sur le futur GR. «C'est un petit budget au niveau européen, si on s'y prend bien on trouvera les financements même si la période est difficile», conclut, optimiste, Patrick Fabre.

Yves Thétiot

DÈS LE MILIEU DU XV^e SIÈCLE

Depuis le début des années 1970, la transhumance des troupeaux, des plaines de basse Provence vers les hautes vallées alpines, se pratique exclusivement en camions. Seuls certains troupeaux représentant environ 25 000 têtes -qui hivernent dans le Var, les Alpes Maritimes ou les Alpes de Haute-Provence- continuent de cheminer à pied vers les alpages les plus proches.

Ce phénomène migratoire transfrontalier ne date pas d'hier. Dès le milieu du XV^e siècle, les grands transhumants des plaines de basse Provence (Crau et Camargue) passèrent le col de Larche pour gagner les estives de la Stura di Demonte, à la recherche de nouveaux alpages rendus nécessaires par l'accroissement de la taille des troupeaux. Les meilleures années, près de 60 000 brebis fréquentaient les montagnes de l'actuel Piémont.

Les drailles (terme propre aux dialectes méridionaux) ou carraires (terme spécifique aux voies de Provence et des Alpes) empruntés par les troupeaux transhumants étaient des chemins pierreux. Ils leur étaient entièrement réservés et allaient, pour certains, d'Arles jusqu'en Italie.

Pour faciliter la progression du cheptel, ces chemins de transhumance atteignaient jusqu'à cent mètres de largeur. Ne tenant guère compte des dénivellés, ils étaient (autant que possible) tracés en ligne droite. Les itinéraires prenaient de préférence la ligne des crêtes des régions de coteaux et de moyenne montagne, afin d'éviter les vallées et plaines cultivées... et les agglomérations où les querelles avec les habitants étaient fréquentes.

Au fil des siècles, ces routes pastorales furent difficiles à maintenir contre les empiètements de plus en plus grands des riverains, qui en contestaient notamment la largeur, et l'envie croissante des communes de les récupérer. Les chemins n'étaient en effet utilisés que deux mois par an, un mois à l'automne et un mois au printemps. Les riverains n'hésitaient donc pas, entre temps, à les empiéter. Cela donna lieu à de multiples affrontements que les réglementations ponctuelles ne parvenaient pas à éviter.

Les transhumants, lassés d'une lutte sans fin et sans résultat, abandonnèrent dans le courant du XIX^e siècle ces routes traditionnelles pour emprunter celles de la vallée.



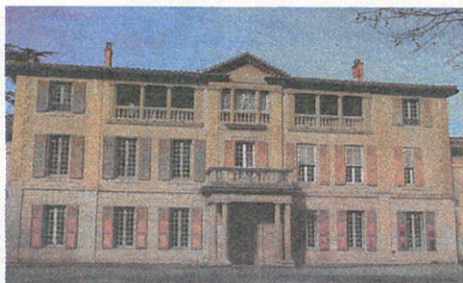
Patrick Fabre, directeur de la Maison de la Transhumance, à Salon-de-Provence

née, de la Crau jusqu'au Piémont

La Maison de la Transhumance installée au Merle

Après avoir été hébergé par la coopérative du Mérinos, à Saint-Martin-de-Crau, le siège de la Maison de la Transhumance est transféré depuis le 1er juin 2012, au domaine du Merle, sur la commune de Salon-de-Provence.

Ce domaine, à la lisière de la commune d'Eyguières, relève de Montpellier SupAgro. Il a été légué en 1920 par la veuve de Félix Abram, un banquier marseillais passionné d'agriculture et d'élevage. Ce grand domaine agricole, composé de prairies irriguées et de coussouls (parcours step-piques typiques de la Crau sèche), est devenu un centre d'expérimentation et de formation autour de l'élevage mérinos et de la transhumance. Une école de bergers transhumants y forme une



quinzaine d'étudiants chaque année. 1500 brebis mérinos y sont élevées et des expérimentations sont menées autour du foin de Crau.

Après 15 ans d'existence, la Maison de la Transhumance a donc logiquement élu domicile à Salon. «Nous travaillons sur le fond, pas sur le tape à l'oeil», précise le responsable Patrick Fabre dont le but est de

«créer du lien entre la société pastorale et la société au sens large». Pour mieux faire connaître l'élevage transhumant, la Maison de la Transhumance édite des livres, des malles pédagogiques, des CD Rom. Elle a produit également un film documentaire «Fils de transhumance, un troupeau entre la Crau et l'Alpe». Elle multi-

plie les expositions. Et a mis en place un sentier d'interprétation «La Draille des coussouls» à Saint-Martin de Crau. But de la manœuvre : éviter que le pastoralisme soit considéré comme une attraction folklorique. Mais bien comme une tradition vivante et une activité économique.

Le pastoralisme transhumant se veut aussi une activité de préservation de l'environnement. «Les troupeaux ont façonné les paysages, rappelle M. Fabre. Sans eux, nous n'aurions plus la même végétation, plus les mêmes oiseaux». De ce point de vue, la Crau est une réserve naturelle unique puisque gérée à la fois par les agricultures (Chambre d'agriculture) et les écologistes (le Conservatoire de l'espace naturel).

Pastreja en pays d'Arles



«Pastreja, paysages et pastoralisme en pays d'Arles», ce beau livre publié par La Maison de la Transhumance est une plongée dans les paysages de la Crau avec ses coussouls, ses troupeaux et ses bergers. En réalisant des prises de vues panoramiques, de six à vingt mètres de hauteur, le photographe Lionel Roux offre une nouvelle lecture de ces paysages. Il en ressort une évidence : ces espaces encore sauvages ne perdront qu'à la condition que le pastoralisme transhumant poursuive son existence. Et que les paysages résistent à l'urbanisation, l'industrialisation et la pression touristique. Éditeurs : Images en manœuvres éditions/Maison de la transhumance. 125 pages, 35 euros.

